

SOPHIE PASCO

Professor



Sophie Pasco

Professor

© Sophie Pasco, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2136-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Assise sur une chaise haute, les pieds ballants, Inès fume, amusée, dépitée de voir toute son existence empaquetée posée au sol. Enfin, il est arrivé ce jour de juillet où tout recommence, tout redémarre avec le soleil en prime : « Vingt-cinq cartons, elle n'est pas bien lourde ma vie. » Son regard scrute les inscriptions tracées au marqueur noir : Chambre, cuisine, salle de bains, livres...

Elle a déménagé à l'aube, laissant derrière elle la ville de Rouen, son cœur conserve précieusement en mémoire l'accueil chaleureux de quelques anonymes aux verbes faciles et aux sourires sincères. Les relations coulent de source dans cette mégapole industrielle. Il se dégage un climat d'empathie venu dont ne sait où, peut-être que les cœurs expriment avec générosité la chaleur qui les anime en lutte avec l'air âpre, parfois acide, venu des usines pétrochimiques, d'une circulation saturée de poids lourds et de voitures qu'ils vomissent chaque jour davantage. La Normandie a su la surprendre et la séduire avec sa campagne d'un vert gourmand et apaisant. Les paysages sous le soleil particulièrement jaune, voire orange s'animaient presque devant ses yeux devenus enfantins, Inès conserve intacte cette vision d'une nature irréaliste de beauté. Tout ne fut pas à l'image de ce souvenir, elle n'y était pas seule en Normandie, affublée d'un compagnon esthétiquement beau, grand et charpenté. Professionnellement à l'arrêt, sans ambition même, pas la plus élémentaire pour subvenir aux besoins du foyer. Tel un éternel adolescent, il vivait uniquement pour d'éphémères plaisirs, une soirée en berne il la ranimait de plaisanteries taquines, provoquait un éclat de rire général, et faisait danser la plus timorée du groupe. Son charisme et sa joie de vivre, tout comme la Normandie, conquièrent Inès mais le quotidien ne ressemble pas à une fête permanente. Lasse de le voir

rentrer tard, devancé par une odeur de mauvais vin, venu de mauvais bars en de mauvaises compagnies, à force d'attendre que la situation se métamorphose, cette croyance à laquelle elle a fini par souscrire, se dissipa un matin au réveil, les deux pieds posés au sol, les cheveux hirsutes mais l'esprit clair et volontaire, la chose fut décidée : elle partirait. Au petit-déjeuner elle annonça sa décision sans appel et sans regret, prit sa fille sous le bras direction sa liberté, direction Tours.

Une grande expiration de bouffée de sa cigarette l'a sortie de ses pensées lointaines, ses yeux fixent trois paquets sur lesquels elle a soigneusement inscrit en lettres majuscules : Écritures. Dans ces boîtes, des textes en pagaille, de scènes ordinaires, de paysages urbains et de duchesses désargentées trouvent leur place dans des ébauches de manuscrits, sans que jamais aucun n'aboutisse. Ces projets de vie, gardés soigneusement depuis plus de vingt ans, la suivent dans ses périples et dans chacun de ses déménagements. « On ne sait jamais » se disait-elle souvent, « Un jour, j'en ferais peut-être quelque chose ». En attendant, elle aime voir sa créativité emballée comme le témoignage de ce qu'elle est vraiment.

Un verre de chablis à la main, elle salue son futur empaqueté par terre. Le courage l'abandonne à l'idée de ranger, mettre en ordre, pourtant elle venait de faire le plus dur en quittant la Normandie, ses amis, son travail et son compagnon, le tout en moins de trois mois, alors ce n'est pas quelques cartons qui allaient l'effrayer, et bien si, les derniers mètres épuisent, cisailent les jambes, brûlent les muscles et coupent le souffle, mais comme la douleur est bonne, jouissive, la joie d'avoir franchi des cimes imaginaires, non répertoriées sur les cartes Michelin : quelle ascension ! Les volutes dansent autour d'elle comme le trait d'union entre hier et maintenant. Son curseur à elle, c'est aujourd'hui. En attendant que demain arrive, elle savoure ce moment où rien n'a encore commencé.

Dimanche, les retrouvailles avec Tours seront à la hauteur de son espérance, elle le sait déjà. À pied, elle fera le chemin de la place Jean

Jaurès vers la Loire en remontant la rue Nationale puis elle tournera à droite, longera le fleuve pour atteindre la bibliothèque municipale et prendra la direction de la cathédrale enfin elle passera devant le grand théâtre avant de poursuivre jusqu'au musée des beaux-arts, histoire de humer la ville, la Loire, la rue.

Deuxième verre de chablis, troisième cigarette, rien n'a bougé en une heure, mais tout lui paraît meilleur ici. L'air plus sain, le ciel plus bleu, le soleil plus ardent, elle s'impatiait de retrouver la Touraine, elle est chez elle ici, non pas dans ce nouvel appartement, mais sur cette terre de rois. Pieds nus comme d'habitude dès qu'il fait chaud, elle revisite ce lieu, tout blanc, froid et vide. Aucune importance et à bien y réfléchir qu'elle fut propriétaire ou locataire, neuf ou ancien, aucun logement ne l'avait franchement concernée personnellement. Au début, elle vivait chez l'autre, elle pensait que c'était normal de ne pas se sentir chez soi, puis il y eut un chez eux, mais là encore rien n'y fit, tout ceci lui semblait étranger, à côté d'elle-même et aujourd'hui les cinquante-cinq mètres carrés fonctionnels lui suffisent amplement. Évidemment, installée rue des Halles, dans un appartement de quatre-vingts mètres carrés au deuxième étage d'un immeuble du XIXe siècle avec des murs en tuffeau, un parquet massif à la française et quelques poutres pour rythmer le volume du salon, elle se sentirait chez elle. Dans ce décor, elle ajouterait une bibliothèque murale, un canapé soyeux, sans oublier la présence d'une loggia plein sud pour boire un café. Alors, elle aurait atteint un petit bout de satisfaction matérielle, c'était un rêve éveillé comme tant d'autres.

Elle poursuit sa dégustation sur le balcon, face aux jardins des pavillons voisins : « Pff... Une terrasse en faïence blanche, on se croirait dans un laboratoire à ciel ouvert. Quand on a un bel espace arboré, c'est moche de contraindre ses fleurs à se réveiller tous les matins devant cette vision froide. » La résolution est prise, elle déballera tout demain, pourquoi faire tout de suite ce que l'on peut faire le jour suivant. Après tout, personne

n'arrivera à l'improviste, personne ne s'installera, sauf sa fille dans dix jours et personne ne l'attend. Enfin si, brusquement elle se relève, écrase sa cigarette et range la bouteille au frigo, Catherine passe la chercher dans une heure trente pour un barbecue champêtre dont elle a le secret pour en faire un raffinement bucolique. « Mince, mince ! Il me faut des sandales, je ne vais quand même pas m'y rendre avec des escarpins, ses invités me prendraient pour une pimbêche. Catherine organise une partie de pétanque avant l'apéritif. Ah non, vraiment, je ne peux pas porter des talons hauts. »

Cinq minutes d'affolement plus tard, la voici dans sa voiture direction le centre commercial le plus proche pour se rendre dans un magasin de chaussures, disons plutôt un hangar, ça aussi, Inès trouve que c'est moche. Deux portes vitrées s'ouvrent automatiquement devant elle, laissant apparaître un dédale de rayonnages garnis de chaussures, d'alignements parallèles, dix à gauche puis dix à droite, lui donne presque le tournis « c'est pour mieux nous perdre » pense-t-elle « dans ce labyrinthe j'en oublierais presque le but de ma venue ». La musique poussée trop fort et l'odeur de caoutchouc qui lui pique le nez la feraient fuir si son temps n'était pas compté. À la vue de cette multitude de formes, de couleurs et de matières, Inès se dit pouvoir trouver chaussure à son pied. Le plus naturellement, telle une évidence, elle se dirige aux rayons homme. Son esprit fantasque prend au premier degré cette expression courante. Peur de rien, même pas du ridicule, pourquoi ne pas vérifier par la pratique ce que tout le monde lui a répété régulièrement, « Inès, tu dois refaire ta vie, trouver ton âme sœur, le temps passe vite ». Déterminée et motivée, Inès part en quête :

« Eh bien, j'y vais de ce pas, vérifier si moi aussi je peux trouver chaussure à mon pied. » Ce qui ne manque pas de la faire sourire tant son idée ne la surprend pas plus que cela, connaissant son goût pour les lubies extravagantes.

L'œil affûté et curieux, Inès arpente les allées réservées au genre

masculin. Elle croise des santiags, imaginant le ceinturon de cow-boy, le jeans large et difforme monté sous les bras, pas son type. Elle passe devant des rangers, trop rigides, trop épais, trop lourdes. Ce genre de chaussures ne sera jamais assorti à son sac à main. Au loin, elle aperçoit des bottes en caoutchouc, ses premières pensées font « non, non » en visualisant la boue gluante enrobant la semelle comme un éclair au chocolat, puis elle se ravise, car cela mérite réflexion. En version gentleman-farmer : un chien de chasse couché à côté d'un feu de cheminée dans une longère en Sologne, la vision devient alléchante. Les baskets, une multitude de déclinaisons, Inès ignore les sportives, une catégorie qui court, saute, crapahute, grimpe et couine. Vraiment pas pour elle, les intégristes de l'exercice physique, le matin à 7 h 00 et le soir à 21 h 00, l'été, l'hiver, sous la pluie ou en pleine canicule. Voici, une incompatibilité parfaite. En revanche, les baskets feignantes en lin ou en cuir souple, confortables et branchées pourquoi pas. Inès s'arrête devant une paire de mocassins de qualité correcte, couleur café, surpiqués beige, semelle gomme, le modèle d'exposition pointure quarante-cinq, saisit la chaussure, la pose par terre et introduit son pied droit : « pas mal l'association des genres. » Elle sourit de sa mise en scène, un pied dans une réalité future : « Après tout, une petite mise en situation, c'est marrant. »

— Je ne suis pas sûre que ce soit votre style et encore moins votre taille.

Une voix venue de nulle part souffle dans son dos ces quelques mots qui sonnent telle une cloche la fin de la récréation. Saisie sur le vif, c'est le visage déconfit qu'Inès regarde son interlocuteur tombé du ciel. Un inconnu de cinquante-cinq ans environ au corps massif et à l'allure élégante, lui jette un regard perçant adouci par un large sourire. Une présence peu commune, de celles qui ont le don de faire le vide autour d'elle comme l'effet d'une pierre que l'on jette au milieu d'un plan d'eau. L'air amusé et la voix assurée, il ne paraît pas faire grand cas de la gêne d'Inès.

— Sauf bien sûr, si vous cherchez des mocassins pour votre mari ou votre amoureux.

— Euh, non, non, c'est pour mon frère. Je n'ai pas d'amoureux, il est très pris et a peu de temps pour s'en occuper.

— Je comprends, vous venez en éclaireuse pour lui trouver chaussure à son pied.

— Oui, c'est exactement ça.

— Eh bien, votre frère a une sœur bienveillante.

— Je suppose.

— C'est un très bon choix, vous avez du goût en matière de chaussure.

— Merci.

— Tenez, voici ma carte, si vous ne trouviez pas chaussure à votre pied. Enfin, je veux dire à celui de votre frère. Écrivez-moi, nous pourrions en discuter. Bonne journée.

— Merci, bonne journée.

Inès saisit la carte, regarde l'homme s'éloigner, comme anesthésiée, toujours le pied droit dans la chaussure homme et le gauche dans son escarpin noir ouvert laissant dépasser trois doigts de pied maquillés de vernis rouge : « Voilà, avec mes délires d'adolescente, je suis mortifiée. » Machinalement, elle lit la carte de visite : « Cet homme n'habite pas Tours, une chance. » Elle s'attarde davantage : M. Pet Vertay, Domaine du Haut Litret Saumur, vigneron depuis 1991. Un numéro de portable, de fax, une adresse mail, une calligraphie sobre et chic agrémentée d'une représentation Art déco. Elle repose le mocassin sur sa boîte, glisse la carte dans son sac à main et regarde sa montre : « Avec tout ça je n'ai pas de sandales et Catherine vient me chercher dans quarante-cinq minutes. » Après avoir sélectionné trois paires de sandales plates enfin presque trois centimètres de talon, elle les examine sous tous les angles, dorées à lanière, noires avec des perles ou marron à franges, elle opte pour les dorées qui se marient avec quasiment toutes ses tenues.

Elle court en caisse, se place dans la file des chalands et voit une octogénaire ouvrir péniblement son porte-monnaie et en jeter le contenu sur

le tapis, faisant mine de chercher la pièce de vingt centimes manquants. La vieille dame explique qu'elle confond toujours les cinquante, dix et vingt centimes, même après dix ans d'euros. « Ce n'est pas beau de vieillir », ajoute-t-elle avant de regarder les acheteurs de ses yeux bleus malicieux. La caissière investie d'une mission humanitaire, plonge la tête la première dans la ferraille et trouve la pièce miraculeuse. Alors que le Ouf de soulagement traverse, comme une brise légère, la file de clients, Inès ne retient de la scène que le regard triomphant de cette poupée ridée qui rappelle à tous que son temps à elle est précieux et qu'il est bien meilleur de le vivre un samedi en fin d'après-midi parmi une foule d'acheteurs affamés. La jeunesse s'impatiente de tout et cette vieille femme savoure ce petit instant d'animation autour d'elle, qu'elle a savamment orchestré, pour sentir ces regards sur elle, entendre l'agacement des piétinements dans la file, le chahut des enfants fatigués d'arpenter les allées interminables de la galerie marchandes. Quelques minutes volées pour partager un mot ou deux, échanger un sourire, tout ceci n'a pas de prix, avant très certainement de rejoindre un deux-pièces cuisine et d'entendre le silence assourdissant de la mort qui ne vient pas. Inès devine que ces moments de vie, aussi gros que des miettes, se trouvent plus difficilement les jours de semaine à la même heure et elle peut bien attendre pour laisser ce fugace moment de vie se battre et se rassasier d'un petit morceau de chaleur humaine.

Troublée par cette incursion masculine et cette invitation en carton glacé, Inès cherche, fouille, enquête dans son sac à main, à la recherche de sa carte bleue : « trente ans de moins que le poupon ridé et la même efficacité. » Elle s'agace, peste, soupire avant de trouver, enfin ce petit bout de plastique. Perturbée, encore surprise par cette apparition digne d'un scénario de Hollywood, assise devant son volant, elle s'accorde une minute pour reprendre ses esprits.

« Je me suis sentie ridicule, certes, mais pourquoi cet homme me donne-t-il sa carte ? Est-il marié ? Je n'ai même pas regardé ses mains. »